

GÉNÉRATION WAR

"ON NE PENSE JAMAIS À LA PERSONNE QUI A PRIS LA PHOTO"



De droite à gauche: Aline Manoukian, Roger Moukarzel, George Azar, Patrick Baz, Jacques Dabaghian, Marine Jacquemin, Samer Mohdad, et Katya Traboulsi.

© Elisabeth Couturier

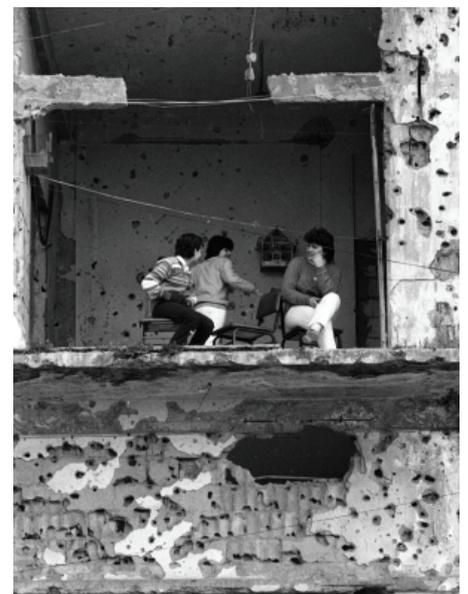
La foire d'art de Beyrouth ne désemplit pas. En point de mire : l'exposition « Génération War » qui fait un tabac et qui montre des photographies superbes et fascinantes de la vie à Beyrouth durant la guerre. Leurs auteurs avaient alors vingt ans. Ils en ont aujourd'hui cinquante. Katya Traboulsi, la jeune femme qui figure en mariée au bras de son père sur l'un des clichés mythiques de l'époque a eu la bonne idée de réunir ces photojournalistes de la première heure.

Pourquoi cette exposition «War Generation» ?

Par nostalgie du temps passé et aussi pour que les nouvelles générations prennent conscience de nos erreurs. Et surtout pour que le mot guerre ne soit plus tabou ici. Au Liban, je n'ai trouvé aucun sponsor pour financer l'exposition car le titre comportait le mot guerre. J'espère pouvoir ensuite la montrer ailleurs.

A quoi tiennent ces réticences ?

En ce moment les libanais ne veulent rien savoir. Et surtout ne pas entendre parler de la guerre. On continue à vivre comme si de rien n'était. D'un côté, notre force est d'être capable de nous projeter en avant. Mais d'un autre côté, si on refuse de regarder en arrière, on ne peut pas avancer.



The Balcony
The balcony, 1984
Jack Dabaghian

Le succès de l'exposition vous a-t-il surpris ?

Je constate que ces photographies suscitent une grande émotion dans le public. En les voyant, quelqu'un m'a dit : « je regrette que nous soyons passés à côté de la paix ! ». J'ai fait une sélection de photos « douces » qui parlent de la vie de tous les jours en temps de guerre. J'ai retenu le travail de six photographes libanais qui ont



Dans une pièce détruite
George Azar

couvert le conflit : George Azar, Patrick Baz, Aline Manoukian, Samer Mohdad, Jack Dabaghian et Roger Moukarzel. Dans les années 80, ils étaient tous novices et sont passés au photojournalisme par passion, pour l'adrénaline, par goût du danger. Ça a construit leur carrière. Je me suis surtout intéressée à leur histoire que nous avons retracée ensemble visuellement.

Que vouliez-vous faire partager?

Ces photographes vivaient une guerre qui les concernait, en même temps qu'ils devaient en être les témoins objectifs. Je voulais comprendre comment ils se sont retrouvés là, comment ils ont vécu ces

épreuves, et montrer des photos qui esthétiquement sont admirables. Depuis chacun a suivi son propre chemin. Par exemple, Aline Manoukian qui avait 19 ans à l'époque et qui était une des très rares femmes à être présente sur le terrain, vit, aujourd'hui, à Paris où elle est éditrice Free Lance au Nouvel Observateur. Elle a été très réticente lorsque je lui ai demandé ses négatifs. Ils étaient enterrés au fin fond de sa mémoire et elle ne voulait plus entendre parler de tout cela. Revoir son travail pour choisir des clichés l'a beaucoup remuée. Je lui ai dit qu'il était temps de le faire.



Franc tireur, 1984 - © Jack Dabaghian

Mais pourquoi est-ce vous qui avait entrepris ce travail de mémoire ?

Parce que je connaissais bien quatre de ces photographes. Par ailleurs, on peut voir dans l'exposition ma photo de mariage qui a été prise par Roger Moukarzel en 1989. C'était à 10 h du matin, durant un moment d'accalmie. Roger est venu avec d'autres photographes étrangers qui étaient à Beyrouth car ils couvraient l'enterrement de l'ambassadeur d'Espagne qui avait été tué. Cette photo prise quasiment sous les bombes a été publiée par Paris Match et a fait le tour du monde.

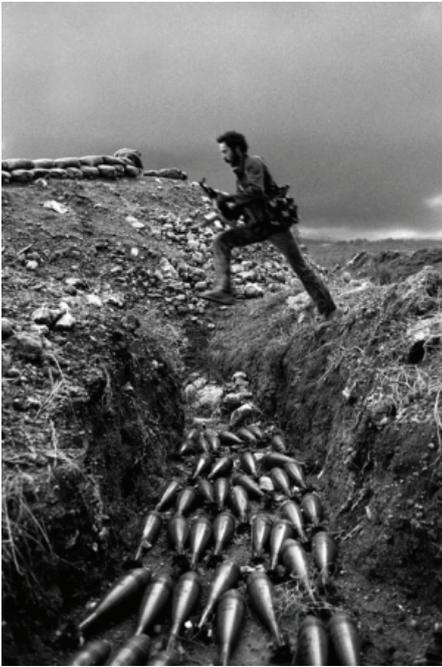


Katya Traboulsi au bras de son père le jour de son mariage le 20 avril 1989.

© Roger Moukarzel

Il s'agit de l'histoire de votre génération, n'est-ce pas ?

Effectivement, en organisant cette exposition, je demande à ces photographes de me raconter comment ils ont vécu ce moment à 20 ans et, comment, maintenant, à 50 ans, ils vivent avec ce passé. A ce moment là, on ne parlait pas du photojournalisme comme aujourd'hui. Quoiqu'il en soit, le plus souvent, on regarde les photos dans le journal au petit déjeuner, on le jette ensuite et on ne pense jamais à la personne qui a pris la photo, ni dans quelles conditions elle l'a prise. Toutes ces questions je me les posais. Je voulais partager ces interrogations. Donner une reconnaissance à ces gens qui risquent leur vie à chaque photo. Qui ont été témoins de nos erreurs. De cette période qui a été dramatique pour nous libanais. Avec le temps ces photos ont autant de valeur informative qu'artistique car elles sont parfaites à tout point de vue, par leur cadrage, la lumière, le sujet et l'émotion qu'elles dégagent. Tout y est.



riviere de mortiers. 1985
Rivière de mortiers, 1985
Jack Dabaghian

BEIRUT ART FAIR, jusqu'au 22 septembre, BIEL, Hall 2, BEIRUT, LEBANON



Les Photographes de Generation War